

Printemps 1980
Quartier chinois de Montréal

L'atmosphère en ces lieux était opaque, presque suffocante, et il y faisait toujours sombre. Une forte odeur émanait des murs, des tapis et du mobilier: un écœurant mélange de latex chauffé, d'arôme caramélisé, d'encens et de plantes s'alliant à celle que l'on sent dans les pièces toujours closes, que l'on n'aère jamais.

Ce genre d'endroit tenait presque d'un passé révolu pour la grande majorité des gens. Tout le monde en avait entendu parler, pour certains ces lieux demeuraient mythiques, et bien peu en réalité en connaissaient réellement l'existence, encore moins les adresses. Ces repaires n'étaient fréquentés que par les initiés, même s'ils se trouvaient en plein cœur des villes, comme celui du quartier chinois, rue de la Gauchetière Ouest, à Montréal.

On n'y entrait pas par hasard et encore moins par curiosité. Il fallait savoir, être familiarisé avec un tel milieu. L'emplacement et la fonction de cette étrange échoppe étaient clandestins, comme tous les autres de même nature. Pour en découvrir les secrets, il fallait être initié par quelqu'un qui lui-même l'avait été. Il n'y avait pas de carte de membre, mais une simple reconnaissance entre les habitués

et ceux qui dirigeaient ces endroits. On se rendait dans ces lieux dérobés pour être oublié du reste du monde et échapper au temps.

Une fois que les yeux s'étaient habitués à l'obscurité ambiante, on pouvait apercevoir un homme assis en tailleur sur une natte en osier. On l'appelait « l'opérateur » et son apparence ne laissait aucun doute sur ses origines. Il devait avoir une soixantaine d'années et semblait tout droit sorti d'un film sur l'Indochine avec sa tenue typique, sa longue tresse et ses lunettes rondes. Il ressemblait à ces personnages caricaturés que l'on trouve dans les bandes dessinées.

Une jeune fille, de type asiatique elle aussi, déposa devant lui un plateau sur lequel se trouvaient les divers objets qui allaient servir à son travail. L'opérateur lui dit quelques mots imperceptibles. La jeune fille le salua avec respect avant de disparaître.

L'homme prit une longue aiguille et en plongeait la pointe dans une petite boîte en cuivre, vieille et abîmée par ses longues décennies d'utilisation. Son emploi n'était réservé qu'à cette fonction. Quand il ressortit l'aiguille, son extrémité, qui se terminait par une toute petite pelle arrondie, contenait une boulette brunâtre. Il plaça le bout de l'ustensile au-dessus d'un brûleur Bunsen duquel jaillissait une flamme. Quelques secondes suffirent pour que la matière se mette à produire une petite fumée blanchâtre et une odeur légèrement sucrée. La substance entra rapidement en ébullition. L'homme observait attentivement le phénomène jusqu'à ce qu'il juge, à la couleur de la matière et sa fumée, que c'était à point. Il pouvait entamer sa manipulation. De ses mains, il devait pétrir la substance, la malaxer et recommencer le processus de chauffage de la résine jusqu'à ce qu'elle parvienne à la consistance tant recherchée. C'était tout un rituel, une préparation longue et délicate qui demandait un savoir-faire évident. Devenir opérateur d'opium ne s'improvisait

pas, on le devenait avec le temps. Les gestes qu'il faisait avec tant d'aisance étaient les mêmes depuis des siècles. Son père les lui avait appris, tout comme son propre père auparavant. Une vieille recette familiale qu'on se transmettait de génération en génération, dans le plus grand secret.

L'opérateur procédait avec attention et concentration, réchauffant encore la pâte et la pétrissant de nouveau. Il la reniflait et l'examinait pour voir si elle était prête et recommençait encore.

L'opium avait ses humeurs. Il devait être chauffé sans jamais brûler. Si par mégarde cela arrivait, il fallait recommencer l'opération depuis le début avec une nouvelle boulette. Après plusieurs manipulations, la fumée et l'odeur sulfureuse et si particulière du *chandoo* avisèrent le préparateur que la gouttelette était enfin prête.

Il lui donna une forme conique avant de l'introduire dans le fourreau de la *toufiane*, une pipe mesurant plus de quarante centimètres, comprenant une ouverture d'à peine un centimètre dans laquelle il plaça la perle d'opium. L'objet était finement sculpté et la chambre, le fourneau, était d'argent. Sa beauté tenait de son usure. Combien de bouches s'étaient ouvertes sur son bec ? Combien de lèvres avaient aspiré sa substantifique moelle pour oublier, pour dormir ?

La pipe était prête. L'opérateur se déplaça un peu pour s'approcher de la consommatrice et lui tendit l'embouchure, tout en tenant l'extrémité de la pipe, qui était lourde. Il déplaça le brûleur sous le fourneau pour que la chaleur continue de maintenir dans un état de souplesse le précieux latex. La fumeuse était étendue sur le côté, sur un lit étroit, le bras replié sous sa tête comme pour faire office d'oreiller. Elle portait des lunettes fumées malgré la noirceur de l'endroit et était vêtue de noir. L'anonymat était dans les usages. Pourtant, ceux qui se trouvaient là n'avaient que faire de qui

elle était. Tout comme elle, d'ailleurs. On ne regardait pas son voisin ni qui entrait. C'était une règle convenue entre ceux qui fréquentaient ces endroits.

La femme inhala une grande bouffée d'opium que l'on entendit grésiller dans son fourreau, suivie de plusieurs petites inspirations, puis elle ferma les yeux et s'affaissa sur le matelas trop tassé. La *toufiane* était fumée, l'opérateur devait reprendre l'opération depuis le début. La fumeuse en était à sa troisième. Le Chinois prit son poignet pour vérifier le pouls de sa cliente. Il était lent, mais régulier. Il examina aussi ses pupilles. L'opiacé voilait ses yeux et ses pensées. C'était le but. Elle venait pour ça. Comme les autres.

Chapitre 1

Printemps 1980
Montréal

Elle reprenait conscience. Allongée sur le sol, le visage en sang, le corps meurtri et les vêtements déchirés, Josée se mit à pleurer en silence. Elle ne devait pas faire de bruit. Surtout, surtout ne pas le réveiller. Elle entendait ses ronflements, il était tout près. Toujours trop près. Elle avait l'impression de manquer d'air, de suffoquer, comme chaque fois qu'il la battait. Et ça faisait pas loin de dix ans que ça durait.

Elle n'en pouvait plus. Son âme entière, son corps et sa raison lui hurlaient de faire quelque chose, d'agir, de le quitter. Mais son putain de cœur parvenait toujours à avoir le dessus sur sa logique. Elle l'aimait. Même encore, même maintenant, même humiliée, même cassée, elle en était toujours amoureuse. Pour ça, elle se détestait aussi.

Elle était exténuée, anéantie. Lasse d'elle-même. Cet amour la détruisait chaque jour un peu plus. Chaque pardon diminuait son espérance de vie. Chaque fois, il parvenait à lui faire croire qu'il était désolé, qu'il allait changer, qu'il ne voulait pas la faire souffrir, qu'il l'aimait tant que, sans elle, son existence n'avait aucun sens. Elle était la femme de sa vie. Oui, sa vie à lui, puisque, elle, elle n'en avait plus. À force de se faire crier dessus, à force de se faire

rabaisser jour après jour, de se faire dire qu'on n'est rien, on finit par disparaître.

Et lorsqu'il ne s'excusait pas, c'était pour lui hurler que tout ça, c'était de sa faute à elle dans le fond, qu'elle le provoquait et qu'elle l'avait bien mérité. Il parvenait même à la faire se sentir coupable en lui bafouillant à travers des larmes de crocodile qu'elle ne le comprenait pas, qu'elle ne faisait aucun effort pour l'aider. Elle agissait sans réfléchir. Pauvre idiote. Elle en venait parfois à penser qu'en réalité elle méritait bien ces coups. Se soumettre ainsi, comme elle le faisait, sans réagir, démontrait bien qu'elle ne valait rien.

« Juste parc'que l'souper était pas su'a table... y m'avait même pas dit qu'y arriverait plus d'bonne heure! »

« C'tu ça, la vie? Y en a toujours un plus fort que l'autre? Les plus forts d'un bord et les plus faibles de l'autre. Les plus forts qui profitent des plus faibles. Les plus forts frappent les plus faibles. Les plus forts, eux, sont toujours correques... »

Ces questions, elle se les ressassait sans cesse et, chaque fois, elle ne trouvait aucune réponse satisfaisante. Et elle se soumettait de nouveau.

Son homme la battait et elle ne faisait rien pour que ça change. C'était là son unique vérité, sa réalité. Elle méritait toute cette haine, après tout.

Elle n'était qu'une limace.

Sonia, sa sœur, lui répétait constamment qu'elle devait le quitter. Elle lui avait même dit un jour, alors qu'elle la transportait d'urgence à l'hôpital après l'avoir découvert inconsciente et en sang :

« Y mérite juste d'mourir, c't'*estie*-là. C't'un *crisse* d'écœurant. En faite, là, y mériterait juste qu'on y fasse la même affaire. Pas de police, pas d'procès! Ton Dan, là, c't'un fou furieux, pis y changera jamais. »

Ce « jamais » résonnait encore dans son esprit.

Elle s'était longtemps raconté des histoires et, malgré tout, elle continuait de penser qu'elle parviendrait peut-être à le transformer. Elle savait qu'elle était folle d'y croire, qu'il finirait bien par la tuer.

« Tu rêves en couleurs, ma sœur. T'seras jamais heureuse avec c'te gars-là... Tu dois t'défendre, *cibouère*, lui répétait-elle, laisse-toi pas faire. Personne t'en voudra, t'sais. Qui va aller brailler sur sa tombe? Personne, même pas ses parents... Sont aussi débiles que lui! Plus écœurant, ça s'peut pas! Pis t'sais, c'serait d'la légitime défense, comme y disent dans les films. Josée, *move* avant qu'y t'tue, pire qu'y t'détruisse... »

Mais Sonia ne comprenait pas. C'était bien plus compliqué que ça: elle l'aimait. Que peut-on contre l'amour? L'amour ne se commande pas, on ne décide de rien, ce serait si simple de choisir qui on aime, qui on n'aime pas, qui on quitte. Et si elle devait mourir pour lui prouver à quel point elle ne pouvait vivre sans lui, eh bien, c'est ce qu'elle était prête à subir, pensait-elle en écoutant sa sœur.

Mais toutes ses belles certitudes étaient-elles encore vraies? Le pensait-elle encore, là, gisant sur le tapis du salon? Un doute germait dans son esprit. L'amour exigeait-il de tels sacrifices? Elle aimait Daniel de tout son être et elle ne lui voulait aucun mal. Alors pourquoi lui en faisait-il? Mourir pour lui, à cause de lui, était-ce vraiment de l'amour ou plutôt une méprise de l'amour? Elle comprenait que c'était surtout l'abnégation de soi.

Elle avait longtemps cru que c'est ainsi que tout allait se terminer, qu'un coup de trop allait mettre un terme à sa chienne de vie et, en fin de compte, elle y pensait presque avec sérénité. Elle voyait dans sa mort une libération. Son amour de tortionnaire ne pourrait plus lui faire aucun mal. C'était la seule issue, elle n'en voyait pas d'autre. Pas encore. Elle se sentait incapable de le quitter. De toute façon, il la

retrouverait, peu importe où elle irait. Et pour aller où ? Elle n'était jamais sortie de Montréal, de son propre quartier, à part pour aller dans les Laurentides, deux fois, en camping, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant. Elle n'avait ni argent ni volonté de fuir. Elle voulait juste que ça s'arrête.

Daniel lui disait toujours qu'ils n'avaient pas de sous pour voyager, qu'il ne fabriquait pas de billets. Il lui donnait toujours un montant pour faire l'épicerie et exigeait les factures en retour. Il surveillait étroitement ses dépenses. Pourtant, il gagnait bien sa vie. Un jour, enthousiaste, elle lui avait exposé l'idée de se trouver un emploi. On cherchait justement une vendeuse dans une boutique, pas loin. Cet appoint leur permettrait de mettre des sous de côté pour prendre des vacances et peut-être même voyager :

« T'es-tu en train d'm'dire que chus pas capable de t'faire vivre, *stie*... J'te donne tout ce que tu veux, *crisse*, pis t'en d'mande encore... Des vacances?! *Stie*, tu t'prends pour qui ? La Madame veut partir en vacances... T'es pas croyable, toi ! » avait-il rétorqué durement, le ton railleur, avant de lui envoyer une violente claque sur la tempe.

Elle avait vite fait de changer d'idée, jamais plus elle ne fit mention de la possibilité de se trouver un emploi et encore moins de partir quelque part.

Pendant les semaines qui suivirent cet épisode, il la surnomma méchamment « princesse » et, chaque fois qu'il s'adressait à elle, c'était fait avec brutalité.

Un rien, un tout déclenchait sa fureur.

Elle n'avait jamais eu la force de le quitter. Il lui avait si souvent répété qu'elle était sans cervelle, qu'elle ne savait rien faire, qu'elle ne valait rien, qu'elle avait fini par le croire. Sans lui, elle n'irait pas bien loin, à peine au bout de la rue avant de revenir en le suppliant.

Pour obtenir ses faveurs sexuelles les soirs où il avait des envies qui sortaient de l'ordinaire, il menaçait de la quitter.

« T'es rien qu'une *estie* de sainte-nitouche. Des femmes, j'en ai d'même qui m'courent après et elles sont ben prêtes, elles, à faire c'que j'veux. *Estie* qu'chus correct avec toé. J'reste juste parce que tu s'rais pas capable de t'arranger t'seule. Tu devrais t'montrer un peu plus reconnaissante. »

Ça, c'était quand il était de bonne humeur, parce que, habituellement, il n'attendait pas son autorisation pour exécuter ses fantasmes et ses délires obscènes. Dan avait des idées débridées tombant toujours un peu plus bas dans l'ignoble.

Mais peu importe les discussions et les jours, il concluait inlassablement par une mise en garde :

« Si tu *crisses* ton camp d'*icitte*, fais sûr d'te trouver une *estie* d'bonne cachette parce que, moi, tu peux être sûre que m'a te *r'trouver*, ma "chérie"... T'es à moi, tu m'appartiens, pis tu m'dois toute, même ta vie ! »

Mais tout ça, c'était avant.

Avant qu'elle découvre que sa vie avait de la valeur. Maintenant, elle avait une raison de se battre, de se tenir debout devant ce Goliath qui tentait de la terrasser à coups de poing, de pied et d'injures.

Elle passa sa main bleuie et douloureuse sur son ventre. Elle ne lui avait pas dit qu'elle était enceinte, pas cette fois. Elle se rappelait trop les précédents instants où, pour la féliciter, il lui flanquait des coups dans l'abdomen en lui disant qu'elle était incapable d'être une mère, qu'elle était trop nulle pour ça. Chacune de ses grossesses s'était soldée par une fausse couche : trop de coups, trop de stress, trop de haine. Elle avait durement appris la leçon, mais elle avait enfin compris. Elle se protégerait mieux, lui présenterait son dos pour éviter qu'il n'atteigne son ventre. De toute façon, il ne voyait pas la différence quand il la frappait. Il frappait comme un fou, point. Daniel perdait la carte et ne s'arrêtait que lorsqu'il était fatigué.

Elle ignorait comment elle allait s'y prendre pour mener cette grossesse à terme, car bientôt elle ne pourrait plus la lui cacher, mais cette fois-ci elle allait le garder. Elle s'en était fait la promesse. Elle voulait ce bébé et, pour cet enfant à venir, elle allait faire quelque chose. Pour lui, elle était prête à se redresser. Elle cherchait des solutions, mais esquivait toujours les plus sensées. Et certains jours, elle se maudissait de ne pouvoir lui tenir tête. Il faudrait pourtant qu'elle fasse ce qu'il faut pour protéger cet enfant.

Lentement, ravalant en silence la douleur que lui valait chaque mouvement, elle se leva. Ses mains étaient couvertes de sang et le tapis se maculait de rouge. Elle eut un vertige. Elle pria pour que ça ne vienne pas de son utérus.

En prenant appui sur le mur, elle se dirigea vers la salle de bains. Elle ne se regardait même plus dans le miroir. Elle connaissait trop bien ce visage meurtri, enflé et rouge que chaque raclée lui laissait. Elle se voyait si fréquemment dans cet état qu'elle en oubliait parfois ses propres traits. Très souvent, elle n'avait même pas le temps de cicatriser entre les séquences de brutalité qu'il lui faisait subir. Elle attrapa le rouleau de papier de toilette posé sur le panier de linge sale, en détacha plusieurs feuilles, releva sa robe déchirée et poisseuse, et les glissa entre ses jambes en priant pour que le sang ne vienne pas de là.

— Je vous en prie, mon Dieu, permettez-moi de le garder, celui-ci... Je changerai, je le protégerai, je Vous le promets.

Une soudaine et violente crampe lui arracha un cri. Ce fut le signe choisi par son Dieu pour lui faire comprendre qu'Il avait bien entendu sa prière, mais qu'elle ne serait pas exaucée.

Le visage enfoui dans une serviette pour ne pas faire de bruit, Josée hurla. Elle pleurait pendant que ses entrailles se déversaient dans la cuvette. Le bruit d'un caillou que l'on

jette à l'eau se fit entendre. Elle se leva pour regarder dans la cuvette les débris brunâtres du placenta qui se mêlaient à des caillots de sang.

Cette vision d'horreur s'imprégnait une nouvelle fois dans son esprit, et ce, pour le restant de sa vie. Comme tous ces autres moments qu'elle revoyait trop souvent en rêve. Même ses nuits étaient brutales. Josée ferma les paupières et marmonna quelques mots à travers ses larmes, comme une prière qu'elle adressait à ce qui aurait pu être son enfant.

Une fille, un garçon. Valait mieux ne pas savoir.

Abattue, découragée et esquinée, elle resta ainsi un moment, les yeux rivés sur le contenu de la toilette avant de se décider à tirer la chasse d'eau. Elle sortit une serviette hygiénique, la plaça de façon mécanique. Son esprit était ailleurs. Elle devait se détacher de ce qu'elle vivait, si elle ne voulait pas s'effondrer pour de bon. Mais cette fois, le chagrin fit place à autre chose qui lui était jusqu'alors inconnu, ou du moins volontairement ignoré. C'était là, depuis toujours, au fond de ses tripes, mais elle ne le laissait jamais s'exprimer. Elle l'étouffait, par peur, elle s'en doutait, de ce qui pourrait en sortir. La haine est vicieuse, elle le sait.

Elle s'entendit murmurer :

— Chus pus capable...

Elle allait devoir se rendre à l'hôpital, encore une fois, et encore une fois elle rencontrerait le visage consterné des infirmières. Elle sentirait leur regard s'attarder sur les marques et les cicatrices qui bigarrent son corps. Elle entendrait tous leurs silences remplis de compassion et aussi de jugements. L'une d'elles lui soufflera l'idée d'appeler la police, de porter plainte et, encore une fois, elle refusera, prétextant n'importe quel mensonge qui lui passera par la tête. Elle était si maladroite, elle se cognait partout... C'en était devenu presque une blague entre elle et son mari ! Le pauvre, c'était pas drôle pour lui... !

Comme si on la croyait !

Mais ça, elle s'en foutait. Tout comme sa sœur, ces femmes ne la comprenaient pas, ni personne d'ailleurs. Porter plainte ? Pour apprendre, au bout de quelques mois, que Dan a été relâché et comprendre que son séjour en prison l'aura encore plus exacerbé ? Son irritation ferait place à la rage, elle le connaissait si bien. Et elle en avait tant entendu, des histoires du même genre. Quand l'autre recouvrait sa liberté, c'était pour se rendre directement chez sa conjointe et la tuer. Ça se terminait toujours comme ça. La justice est du côté des criminels, pas des victimes, c'est connu ! Le criminel vit au grand jour, même à l'intérieur d'une cellule. On parle de lui, il passe aux informations et, parfois aussi, on écrit des livres sur lui. Les plus monstrueux auront l'honneur de voir leur vie portée à l'écran. Ils deviennent de véritables vedettes. On fait la file pour aller les voir ou acheter leur biographie. Ils reçoivent des lettres d'amour et d'admiration. Ils sont présentés comme des victimes de la vie et sont entourés d'experts qui tenteront de les faire changer, de les réintégrer à la société. Tandis que les victimes, elles, doivent vivre cachées sans grand soutien professionnel : pas de grands psychologues pour les aider à cheminer, pas d'appui pour espérer un retour à la normalité, pas d'attention particulière. On laisse ça à la famille et aux proches, tout aussi dépourvus.

À sa sortie de l'hôpital, elle se permettra enfin de pleurer sur son malheur, sur sa vie manquée, sur son rêve d'être un jour mère. Non loin de là, à un jet de pierre, dans un parc animé d'enfants, elle ira s'asseoir sur ce banc public qu'elle fréquente régulièrement pour prendre le temps de récupérer, de reprendre équilibre. Elle se racontera assez de mensonges pour se convaincre de rentrer chez elle, laissant derrière elle les rires et les cris des gamins. La vie qu'elle ne connaîtra jamais.